

Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir quel mouvement font les petites fleurs en s'ouvrant le matin.

Il faut pouvoir repenser à des chemins dans des régions inconnues, à des rencontres inattendues, à des départs que l'on voyait longtemps approcher, à des jours d'enfance dont le mystère ne s'est pas encore éclairci, à ses parents qu'il fallait qu'on froissât lorsqu'ils vous apportaient une joie et qu'on ne la comprenait pas (c'était une joie faite pour un autre), à des maladies d'enfance qui commençaient si singulièrement, par tant de profondes et graves transformations, à des jours passés dans des chambres calmes et contenues, à des matins au bord de la mer, à la mer elle-même, à des mers, à des nuits de voyage qui frémissaient très haut et volaient avec toutes les étoiles, – et il ne suffit même pas de savoir penser à tout cela.

Il faut avoir des souvenirs de beaucoup de nuits d'amour, dont aucune ne ressemblait à l'autre, de cris de femmes hurlant en mal d'enfant, et de légères, de blanches, de dormantes accouchées qui se refermaient.

Il faut encore avoir été auprès de mourants, être resté assis auprès de morts, dans la chambre, avec la fenêtre ouverte et les bruits qui venaient par à-coups.

Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux, et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. Car les souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela. Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers.

Rainer Marie RILKE

*(Les Cahiers de Malte Laurids Brigge, extrait)*

## **Voyages, Voyageurs**

Musique : Isabelle ABOULKER

En hiver on voit de pâles visages,  
Déjà s'endormant, encore endormis  
Dans des rêves cahotés de voyages  
Entre le jour bleissant et la nuit.

Est-ce un premier, est-ce un dernier métro?  
On ne sait pas le temps, on ne sait trop  
L'espace où l'inconnu se donne et fuit.

En hiver on voit de pâles visages  
Déjà s'endormant, encore endormis,  
Dans des rêves cahotés de voyages  
Entre le jour bleissant et la nuit.

On ne sait pas l'aller ou le retour  
Quand le ciel gris enlise les oiseaux,  
On ne sait pas l'amour,  
Quand le soleil navigue entre deux eaux

En hiver on voit de pâles visages,  
Déjà s'endormant, encore endormis  
Dans des rêves cahotés de voyages  
Et sur tant de bonheurs fripés.

Robert MALLET

Jamais aucun matin ne revient  
ne revient que la clarté d'un autre  
matin. Et l'autre matin n'est rien  
qu'une clarté qui s'efface en d'autres  
clartés. Nous mourons de nos réveils.

Mais nous dormons dans le noir pareil  
à toute nuit. Et la nuit revient  
fidèle avant les matins félons  
Est-ce grâce au temps des feux éteints  
que nous vivons ?

Robert MALLET

## L'invitation au voyage

Musique : Henri DUPARC

Arrangement : Denis ROUGER

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre ;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
– Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Charles BAUDELAIRE

La terre est bleue comme une orange  
Jamais une erreur les mots ne mentent pas  
Ils ne vous donnent plus à chanter  
Au tour des baisers de s'entendre  
Les fous et les amours  
Elle sa bouche d'alliance  
Tous les secrets tous les sourires  
Et quels vêtements d'indulgence  
À la croire toute nue.

Les guêpes fleurissent vert  
L'aube se passe autour du cou  
Un collier de fenêtres  
Des ailes couvrent les feuilles  
Tu as toutes les joies solaires  
Tout le soleil sur la terre  
Sur les chemins de ta beauté.

Paul ELUARD

## **Il pleut**

Musique : Bruno HABERT

Il pleut — c'est merveilleux. Je t'aime.  
Nous resterons à la maison :  
Rien ne nous plaît plus que nous-mêmes  
Par ce temps d'arrière-saison.

Il pleut. Les taxis vont et viennent.  
On voit rouler les autobus  
Et les remorqueurs sur la Seine  
Font un bruit... qu'on ne s'entend plus !

C'est merveilleux : il pleut. J'écoute  
La pluie dont le crépitement  
Heurte la vitre goutte à goutte...  
Et tu me souris tendrement.

Je t'aime. Oh ! ce bruit d'eau qui pleure,  
Qui sanglote comme un adieu.  
Tu vas me quitter tout à l'heure :  
On dirait qu'il pleut dans tes yeux.

Francis CARCO

## Les mains d'Elsa

Donne-moi tes mains pour l'inquiétude  
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé  
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude  
Donne-moi tes mains que je sois sauvé  
Lorsque je les prends à mon propre piège  
De paume et de peur de hâte et d'émoi  
Lorsque je les prends comme une eau de neige  
Qui fuit de partout dans mes mains à moi  
Sauras-tu jamais ce qui me traverse  
Qui me bouleverse et qui m'envahit  
Sauras-tu jamais ce qui me transperce  
Ce que j'ai trahi quand j'ai tressailli  
Ce que dit ainsi le profond langage  
Ce parler muet de sens animaux  
Sans bouche et sans yeux miroir sans image  
Ce frémir d'aimer qui n'a pas de mots  
Sauras-tu jamais ce que les doigts pensent  
D'une proie entre eux un instant tenue  
Sauras-tu jamais ce que leur silence  
Un éclair aura connu d'inconnu  
Donne-moi tes mains que mon coeur s'y forme  
S'y taise le monde au moins un moment  
Donne-moi tes mains que mon âme y dorme  
Que mon âme y dorme éternellement ...

Louis ARAGON

## **Chanson triste**

Musique : Henri DUPARC

Arrangement : Denis ROUGER

Dans ton cœur dort un clair de lune,  
Un doux clair de lune d'été,  
Et pour fuir la vie importune,  
Je me noierai dans ta clarté.

J'oublierai les douleurs passées,  
Mon amour, quand tu berceras  
Mon triste cœur et mes pensées  
Dans le calme aimant de tes bras.

Tu prendras ma tête malade,  
Oh! quelquefois, sur tes genoux,  
Et lui diras une ballade  
Qui semblera parler de nous;

Et dans tes yeux pleins de tristesse,  
Dans tes yeux alors je boirai  
Tant de baisers et de tendresse  
Que peut-être je guérirai.

Jean LAHOR



## Départ

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.

Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.

Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions !

Départ dans l'affection et le bruit neufs !

Arthur RIMBAUD

## **Les berceaux**

Musique : Gabriel FAURE

Arrangement : Bruno HABERT

Le long du quai les grands vaisseaux,  
Que la houle incline en silence,  
Ne prennent pas garde aux berceaux  
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux ;  
Car il faut que les femmes pleurent  
Et que les hommes curieux  
Tentent les horizons qui leurrent.

Et ce jour-là les grands vaisseaux,  
Fuyant le port qui diminue,  
Sentent leur masse retenue  
Par l'âme des lointains berceaux.

Sully PRUDHOMME

## Fouillis d'étoiles

Parfois les nuits sont si claires  
Qu'elles sont comme un appel.

Il peut y avoir tellement d'étoiles  
Que dans ce fouillis solennel

A peine si tu distingues çà et là quelques étoiles :  
Celles qui sont condamnées.

Eugène GUILLEVIC

## Les Djinns

Musique : Gabriel FAURE

Murs, ville,  
Et port,  
Asile  
De mort,  
Mer grise  
Où brise  
La brise,  
Tout dort.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,  
Et tourbillonne en sifflant !  
Les ifs, que leur vol fracasse,  
Craquent comme un pin brûlant.  
Leur troupeau, lourd et rapide,  
Volant dans l'espace vide,  
Semble un nuage livide  
Qui porte un éclair au flanc.

De leurs ailes lointaines  
Le battement décroît,  
Si confus dans les plaines,  
Si faible, que l'on croit  
Oùir la sauterelle  
Crier d'une voix grêle,  
Ou pétiller la grêle  
Sur le plomb d'un vieux toit.

Dans la plaine  
Naît un bruit.  
C'est l'haleine  
De la nuit.  
Elle brame  
Comme une âme  
Qu'une flamme  
Toujours suit !

Ils sont tout près ! - Tenons fermée  
Cette salle, où nous les narguons.  
Quel bruit dehors ! Hideuse armée  
De vampires et de dragons !  
La poutre du toit descellée  
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,  
Et la vieille porte rouillée  
Tremble, à déraciner ses gonds !

D'étranges syllabes  
Nous viennent encor ;  
Ainsi, des arabes  
Quand sonne le cor,  
Un chant sur la grève  
Par instants s'élève,  
Et l'enfant qui rêve  
Fait des rêves d'or.

La voix plus haute  
Semble un grelot.  
D'un nain qui saute  
C'est le galop.  
Il fuit, s'élançe,  
Puis en cadence  
Sur un pied danse  
Au bout d'un flot.

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure !  
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,  
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.  
Le mur fléchit sous le noir bataillon.  
La maison crie et chancelle penchée,  
Et l'on dirait que, du sol arrachée,  
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,  
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Les Djinns funèbres,  
Fils du trépas,  
Dans les ténèbres  
Pressent leurs pas ;  
Leur essaim gronde :  
Ainsi, profonde,  
Murmure une onde  
Qu'on ne voit pas.

La rumeur approche.  
L'écho la redit.  
C'est comme la cloche  
D'un couvent maudit ;  
Comme un bruit de foule,  
Qui tonne et qui roule,  
Et tantôt s'écroule,  
Et tantôt grandit,

Prophète ! si ta main me sauve  
De ces impurs démons des soirs,  
J'irai prosterner mon front chauve  
Devant tes sacrés encensoirs !  
Fais que sur ces portes fidèles  
Meure leur souffle d'étincelles,  
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes  
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ce bruit vague  
Qui s'endort,  
C'est la vague  
Sur le bord ;  
C'est la plainte,  
Presque éteinte,  
D'une sainte  
Pour un mort.

Dieu ! la voix sépulcrale  
Des Djinns !.. Quel bruit ils font !  
Fuyons sous la spirale  
De l'escalier profond.  
Déjà s'éteint ma lampe,  
Et l'ombre de la rampe,  
Qui le long du mur rampe,  
Monte jusqu'au plafond.

Ils sont passés ! - Leur cohorte  
S'envole, et fuit, et leurs pieds  
Cessent de battre ma porte  
De leurs coups multipliés.  
L'air est plein d'un bruit de chaînes,  
Et dans les forêts prochaines  
Frissonnent tous les grands chênes,  
Sous leur vol de feu pliés !

On doute  
La nuit...  
J'écoute : -  
Tout fuit,  
Tout passe  
L'espace  
Efface  
Le bruit.

Victor HUGO



## La rosée

Le sylphe matinal qui verse la rosée,  
Trop amoureux du lys, oublia ce matin  
De baigner l'humble fleur demi-morte et brisée  
Qu'une larme du ciel ranimerait soudain.

Comme fait un amant avec sa fiancée,  
À quelque muse triste ayant donné la main,  
Cherchant l'ombre et la paix, pied lent, tête baissée,  
Un poète le soir traversa le chemin.

Soit amour mal éteint, soit douleur mal fermée,  
Il pleurait en marchant sous l'ombreuse ramée ;  
Une larme tomba de ses yeux sur la fleur,

Sur la fleur demi-morte au pied du lys superbe,  
Et qui reprit bientôt, parmi ses sœurs de l'herbe  
Son arôme champêtre et ses vives couleurs.

Henri MURGER

**Romance**

Musique : Claude DEBUSSY

Arrangement : Denis ROUGER

L'âme évaporée et souffrante,  
L'âme douce, l'âme odorante  
Des lis divins que j'ai cueillis  
Dans le jardin de ta pensée,  
Où donc les vents l'ont-ils chassée,  
Cette âme adorable des lis ?

N'est-il plus un parfum qui reste  
De la suavité leste  
Des jours où tu m'enveloppais  
D'une vapeur surnaturelle  
Faites d'espoir, d'amour fidèle  
De béatitude et de paix ?

Paul BOURGET

## Le désir

Avide je bois ton parfum et je prends ton visage  
entre mes mains comme on serre  
en son âme un miracle.  
Si proche l'un de l'autre, tes yeux dans mes yeux, que c'en est brûlure.  
Et pourtant tu murmures à mon oreille que je te manque.  
Mystérieuse et hantée de désir tu m'appelles comme si je vivais  
exilé sur une autre planète.

Femme,  
quelle mer portes-tu dans le cœur et qui es-tu ?  
Ô, que s'élève encore une fois le chant de ton désir,  
j'écouterai ta voix  
et chaque instant sera comme un bourgeon gonflé  
où fleurit en vérité – l'éternité.

Lucian BLAGA



## **Le chant des orchidées**

Musique : Stéphan NICOLAY

Les épiphytes accrochées  
A l'écorce des arbres  
Flamboient dans l'ombre épaisse  
Des sous-bois  
Fleurs parfumées en grappes retombantes  
Cœurs mouchetés ouverts à quelle attente  
Fins labyrinthes ardents où s'égarant  
Les insectes imprudent  
Bouquets dressés pour le festin des sens  
Venues de bien plus loin que les îles lointaines  
Leurs noms se mêlent à ce chœur exotique.  
Dendrobium fimbriatum  
Stanhopea oculata  
Rhynchostylis gigantea  
Et les rêveurs fascinés par ce chant  
Contemplant la Beauté au-delà de tout nom  
Car la Symphonie de lumière fait naître la splendeur  
Et la lumière engendre l'éventail des couleurs

Yves COSSON

Par l'univers-planète univers à toute bride  
Par l'univers-bourdon dans chaque cellule du corps

Par les mots qui s'engendrent  
Par cette parole étranglée  
Par l'avant-scène du présent  
Par vents d'éternité

Par cette naissance qui nous décerne le monde

Par cette mort qui l'escamote

Par cette vie

Plus bruisante que tout l'imaginé

TOI

Qui que tu sois !  
Je te suis bien plus proche qu'étranger.

Andrée CHEDID

## **L'oiseau chanteur**

Musique : Isabelle ABOULKER

L'oiseau chanteur passait et repassait  
au-dessus de la ligne des raisons fragiles  
où la très sage sève ourlait les barbelés  
L'oiseau passeur chantait et rechantait  
sur les semailles de fleurs et de ruines  
dans le silence du corps broyé de la ville  
couronné d'un soleil étincelant d'épines  
Il ne voyait que l'or du ciel sans cicatrice  
il ne sentait qu'un feu de saison sans supplice  
il ne chantait que le sacré sans sacrifice  
et la fidélité à soi sans servitude  
Il ignorait la terre où s'annulent les sangs  
il portait le printemps qui n'a pas de frontières  
il vivait dans le camp qui dévaste l'hiver  
il disait aux hommes la certitude  
de s'unir pour vaincre le temps.

Robert MALLET

## **Je n'ai rien dit**

Quand ils sont venus chercher les juifs  
Je n'ai rien dit  
Car je n'étais pas juif.

Quand ils sont venus chercher les communistes  
Je n'ai rien dit  
Car je n'étais pas communiste.

Quand ils sont venus chercher les syndicalistes  
Je n'ai rien dit  
Car je n'étais pas syndicaliste.

Quand ils sont venus chercher les catholiques  
Je n'ai rien dit  
Car je n'étais pas catholique.

Et quand ils sont venus me chercher  
Il n'existait plus personne  
Qui aurait voulu ou pu protester...

**Martin NIEMÖLLER**  
(Louis NEEDERMEYER)

## Souvenir

Musique : Isabelle ABOULKER

Ce n'est pas vrai qu'un mort  
Soit comme un vague empire  
Plein d'ordres et de bruit,

Qu'il nous envie  
Quand nous mangeons.

Ce n'est pas vrai qu'un mort  
Soit du sang ou du lait la nuit plus haut que nous.

Ce n'est pas lui qui rit dans l'arbre et dans le vent  
Si l'on pleure au village.

Ce n'est pas lui non plus  
Qui fait tomber les bols quand on tourne le dos  
Ou la suie sur le feu.

Ce n'est jamais un mort  
Qui nous prend à parti dans les yeux des chevreaux.

Il ne faut pas mentir,  
Rien n'est si mort qu'un mort.

- Mais c'est vrai que des morts  
Font sur terre un silence  
Plus fort que le sommeil.

*A la mémoire de Gabriel PERI,*

Eugène GUILLEVIC

« Un peintre c'est quelqu'un qui essuie la vitre  
entre le monde et nous  
avec de la lumière,  
avec un chiffon de lumière  
imbibé de silence. »

(Christian BOBIN)

Un poète  
C'est un être unique  
A des tas d'exemplaires  
Qui ne pense qu'en vers  
Et n'écrit qu'en musique  
Sur des sujets divers  
Des rouges ou des verts  
Mais toujours magnifiques

Boris VIAN

« Si la musique est l'aliment de l'amour, jouez  
donc ;  
donnez-m' en jusqu'à l'excès,  
jusqu'à ce que ma passion,  
surchargée de sentiment,  
en succombe, en expire. »

William SHAKESPEARE

« Est-ce que les verbes peuvent s'inventer ?  
Je veux t'en dire un : je te ciel,  
et ainsi mes ailes s'étirent, énormes, pour  
t'aimer sans limites. »

Frida KAHLO



## Les ariettes oubliées

Musique : Julien JOUBERT

I

C'est l'extase langoureuse.  
C'est la fatigue amoureuse,  
C'est tous les frissons des bois  
Parmi l'étreinte des brises,  
C'est, vers les ramures grises,  
Le chœur des petites voix.  
Ô le frêle et frais murmure!  
Cela gazouille et susurre,  
Cela ressemble au cri doux  
Que l'herbe agitée expire...  
Tu dirais, sous l'eau qui vire.  
Le roulis sourd des cailloux.  
Cette âme qui se lamente  
En cette plainte dormante  
C'est la nôtre, n'est-ce pas?  
La mienne, dis, et la tienne.  
Dont s'exhale l'humble antienne  
Par ce tiède c soir, tout bas?



II

Je devine, à travers un murmure.  
Le contour subtil des voix anciennes  
Et dans les lueurs musiciennes.  
Amour pâle, une aurore future!  
Et mon âme et mon cœur en délires  
Ne sont plus qu'une espèce d'œil double  
Où tremblote à travers un jour trouble  
L\*ariette. hélas! de toutes lyres!  
O mourir de cette mort seulette  
Que s'en vont, — cher amour qui t'épeures.  
Balançant jeunes et vieilles heures!  
O mourir de cette escarpolette!

### III

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville:  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur?  
Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits!  
Pour un cœur qui s'ennuie  
Ô le chant de la pluie!  
Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écœure.  
Quoi! nulle trahison?...  
Ce deuil est sans raison.  
C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine!

#### IV

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses.  
De cette façon nous serons bien heureuses.  
Et si notre vie a des instants moroses.  
Du moins nous serons, n'est-ce pas? deux pleureuses.  
Ô que nous mêlions, âmes sœurs que nous sommes,  
A nos vœux confus la douceur puérile  
De cheminer loin des femmes et des hommes.  
Dans le frais oubli de ce qui nous exile!  
Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles  
Éprises de rien et de tout étonnées,  
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmilles  
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

V

Le piano que baise une main frêle  
Luit dans le soir rose et gris, vaguement,  
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile  
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant  
Rôde discret, épeuré quasiment,  
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle .  
Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain  
Qui lentement dorlote mon pauvre être?  
Que voudrais-tu de moi, doux chant badin?  
Qu'as-tu voulu, fin refrain " incertain  
Qui vas bientôt mourir vers la fenêtre  
Ouverte un peu sur le petit jardin?

## VI

C'est le chien de Jean de Nivelles  
Qui mord sous l'œil même du Guet  
Le chat de la mère Michel.  
François-les-bas-bleus s'en égaie.  
La lune à l'écrivain public  
Dispense sa lumière obscure  
Où Médor avec Angélique  
Verdissent sur le pauvre mur.  
Et voici venir La Ramée  
Sacrant en bon soldat du Roy.  
Sous son habit blanc mal famé  
Son cœur net se tient pas de joie :  
Car la boulangère... - Elle ? – Oui dam !  
Bernant Lustucru, son vieil homme,  
A tantôt couronné sa flamme...  
Enfant, Dominus vobiscum !  
Place ! En sa longue robe bleue  
Toute en satin qui fait frou-frou,  
C'est une impure, palsambleu !  
Dans sa chaise qu'il faut qu'on loue,  
Fût-on philosophie ou grigou,  
Car tant d'or s'y relève en bosse  
Que ce luxe insolent bafoue  
Tout le papier de Monsieur Los !  
Arrière, robin crotté ! Place,  
Petit courtaut, petit abbé,  
Petit poète jamais las  
De la rime non attrapée !...  
Voici que la nuit vraie arrive...  
Cependant jamais fatigué  
D'être inattentif et naïf,  
François-les-bas-bleus s'en égaie.

VII

Ô triste, triste était mon âme  
A cause, à cause d'une femme.  
Je ne me suis pas consolé  
Bien que mon cœur s'en soit allé.  
Bien que mon cœur, bien que mon âme  
Eussent fui loin de cette femme.  
Je ne me suis pas consolé.  
Bien que mon cœur s'en soit allé.  
Et mon cœur, mon cœur trop sensible  
Dit à mon âme:  
Est-il possible.  
Est-il possible, — le fût-il, —  
Ce fier exil, ce triste exil?  
Mon âme dit à mon cœur:  
Sais-je  
Moi-même que nous veut ce piège  
D'être présents bien qu'exilés.  
Encore que loin en allés?

## VIII

Dans l'interminable  
Ennui de la plaine,  
La neige incertaine  
Luit comme du sable.  
Le ciel est de cuivre  
Sans lueur aucune.  
On croirait voir vivre  
Et mourir la lune.  
Comme des nuées  
Flottent gris les chênes  
Des forêts prochaines  
Parmi les buées.  
Le ciel est de cuivre  
Sans lueur aucune.  
On croirait voir vivre  
Et mourir la lune .  
Corneille poussive  
Et vous, les loups maigres,  
Par ces bises aigres  
Quoi donc vous arrive?  
Dans l'interminable  
Ennui de la plaine  
La neige incertaine  
Luit comme du sable.

IX

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée  
Meurt comme de la fumée.  
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,  
Se plaignent les tourterelles.  
Combien, ô voyageur, ce paysage blême  
Te mira blême toi-même,  
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées  
Tes espérances noyées!

Paul VERLAINE